

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n° avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES. — Toilette de déjeuner. — Deux toilettes de campagne. — Toilette de promenade. — Deux toilettes de fillettes. — Éventail de demi-toilette. — Éventail Maintenon. — Éventail japonais. — Parure et manche Léona. — Parure et manche Boïard. — Tournure duchesse. — Tournure à volants bouillonnés. — Japon tournure. — Cuir de mouchoir en guipure Renaissance. — Cuir en broderie Renaissance. — Bétons.

SUPPLÉMENTS. — Planches de modes coloriées. — Planche de patrons.

EXPLICATION

DES GRAVURES

1. Toilette de déjeuner. — Robe en mousseline unie et en mousseline à pois alternés. Le jupon se fait en mousseline unie; il est orné de quatre volants plissés, dont deux en mousseline à pois et deux en mousseline unie; ces volants sont contrariés. La tunique, formant pointe devant et étoile par derrière, est prise dans la mousseline à pois; l'étoile est relevée en pouf à l'aide d'une large écharpe en velours noir qui recouvre le tablier sur le devant, et qui, après être remontée à la taille au-dessous du bras, retombe en dessous du pouf où elle se rattache en un long bord. Mantelet Marie-Antoinette posé sur un corsage ouvert en cœur; il est orné d'une bande de mousseline brodée et festonnée. Nous donnons sur notre supplément le patron en grandeur naturelle de ce mantelet



1. TOILETTE DE DÉJEUNER. — MODÈLE DU PETIT-SAINT-THOMAS. — DESSIN DE M. GUSTAVE JANET.

Marie-Antoinette. — Modèle du Petit-Saint-Thomas.

2. Éventail de demi-toilette. — La monture de cet éventail est en ivoire tout uni, ou tout simplement en os ou en bois peint; les lames sont recouvertes d'un ruban de soie rose, mais on peut assortir la nuance de ces éventails à celle de toutes les toilettes.

3. Éventail japonais. — La monture est en bois peint, et la garniture en toile ou ruban enluminé de bouquets de fleuriettes aux nuances vives et heurtées.

4. Éventail Maintenon. — Ces éventails, de forme assez grande, sont fort en vogue en ce moment; la monture de notre modèle est en ivoire ou en ébène, et la soie ou la toile est illustrée d'une peinture représentant une gerbe de coquelicots, de bleuets, d'opis et de marguerites très-touffus en tête de la gerbe et allant en s'amincissant à l'autre extrémité. — Modèles de la Châtellaine, 34, rue du Bac.

5-6. Parure Léona. — Cette parure est destinée aux robes ouvertes carrément, et doit se porter de préférence avec les toilettes de matin, car elle n'est pas très-labillée; la garniture, qui est montée à plus réguliers et forme collier, est en mousseline brodée. Le corps de fichu, très-soigné, est monté à plus réguliers. Manche assortie, composée d'une roche montée à plus plats et retenue par un biais.

7-8. Parure Boïard. — Col à coins cassés; ce col a la même destination que le précé-

E
COUVRETS,
de Labonde,
vous réargen-
tigue et sans
l'orléverie de
bleu d'argent
après aux flam-
brillant.
DE BREVET
its morceaux et
petits filaments,
vase dans un
tout sur un feu
e, on la remue
est fondue, on
On a soin de la
onvoit la lettre
spatule, sans la
ation, on verse
squina, de façon
dans des pots,
issons, il est un
commandé par
ron Guyot, pré-
land. Le facon
ou accompagne
urant. Tous les
ême proportion
jupon de soie
ole montant des-
i on ne veut pas
sage bas sous le
autre tissu blanc.
aille une de nos
une forme et une
stoffo. Le noir
e porté par une
utes les nuances,
le gauls dans le
sote de l'observa-
essant, j'en con-
re tranchée abs-
cause. En tissu
le cas présenté;
nce à changer de
ère les fonctions
toutes les pré-
gaz dans une
eux; il a souvent
sème d'éclairage
à coucher.



RÉSUS
era libre!
URDILLIAT.
13, QUAI VOITAIRES.

dent; il convient aux toilettes simples et de chez soi. Le revers, ou coin cassé, est en fine toile, et le tout est encadré d'une dentelle de Bruges ou d'une valenciennes au gros réseau; manche assortie au col. Voir les patrons sur le supplément.

9 à 11. Trois tournures. — Modèles de la Châtelaine, 31, rue du Bac. — La mode des crinolines proprement dites est tombée en désuétude; mais comme les toilettes sont peu élégantes, lorsqu'elles sont plates et étripées, elles ont besoin d'être gonflées et soutenues; c'est pour cela qu'il est indispensable de porter en dessous un jupon-tournure, plus ou moins long, suivant le genre et la forme de la robe. Pour les robes à traînes faites d'étoffes un peu lourdes, il faudra choisir le jupon-tournure n° 11, dont le prix est de 16 francs; les volants du haut soutiennent les plis de la jupe, et sur ceux du bas s'appuie la traîne qu'ils soutiennent et qu'ils garantissent.



3. ÉVENTAIL JAPONAIS.



4. ÉVENTAIL MAINTENON.
MODÈLE DE LA CHÂTELAINE, RUE DU BAC, 31.

12. Coin de mouchoir en guipure Renaissance. — Est-il rien de plus ravissant que ce coin de mouchoir? Sa légèreté et sa finesse n'ont d'égal que les jolies dentelles en point à l'aiguille, qu'il peut remplacer si on l'exécute avec soin.

Procurez-vous du lacet Renaissance de première qualité et de la largeur exacte donnée par notre dessin; reproduisez ce dessin sur un papier pelure, que vous posez sur de la toile cirée; cousez votre lacet sur ce papier pelure partout où notre dessin l'indique; ensuite, à l'intérieur des fleurs, faites des jours variés. Vous pouvez exécuter exactement les points indiqués sur notre modèle, ou bien, si vous le préférez, mêlez les

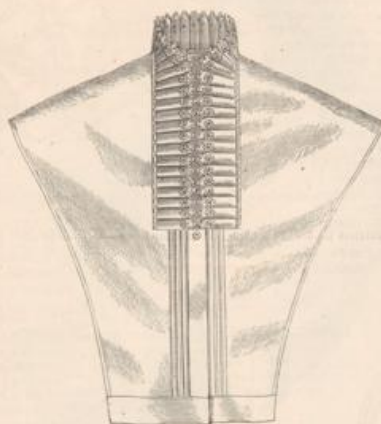
points de Paris, les points de tulle, les points de perles, le point de diamant, le point d'Espagne, etc. L'effet produit sera ravissant. Les barrettes de Venise sont interrompues par des points de rosette. Pour faire ces rosettes, vous lancez deux ou quatre fils pour vos barrettes; arrivée au milieu, vous festonnez sur deux fils de chaque côté, ce qui forme trou au milieu.

Quant aux feuilles, je les tords comme les points de relief du filet, en lançant trois fils, et travaillant dessus comme pour le point de lacet. Le dessin de tous les points de filet sera donné très-prochainement.

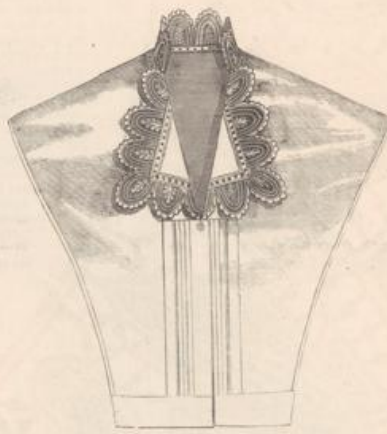
13. Coin en broderie Renaissance. — La broderie Renaissance ne s'exécute pas comme la guipure portant le même nom. Je rappelle qu'elle se fait sur toile ou sur batiste; elle se brode au feston; dans les parties mates du dessin, la toile reste, tandis qu'on l'enlève dans tous les intervalles; ces intervalles sont ensuite remplis par des barrettes de Venise. Notre dessin peut servir pour coin de mouchoir, pour tala d'oreiller ou pour encoignure de confection, de même que la bordure peut se répéter et se faire isolément. Une observation en terminant: le milieu des feuilles sera rempli par un gros point de cordonnet; un gros oeillet de chat, bien bourré, formera le calice des marguerites.



9. TOURNURE DUCHESSE.



5. PARURE LÉONA.



7. PARURE BOIARD.



6. MANCHE LÉONA.



8. MANCHE BOIARD.

14. Toilette de campagne. — Robe en percale à mille raies et en batiste écrué mêtangée; le jupon, qui tombe à ras de terre, est séparé en deux parties; le devant est garni d'un haut volant aux plis alternés, l'un de l'étoffe rayée, l'autre de l'étoffe unie; par derrière, la disposition des garnitures varie, les plis réguliers sont remplacés par des volants montés en fronce alternés comme les plis, l'un de l'étoffe unie, l'autre de la percale rayée.

La unique prise dans la percale rayée est encadrée d'un biais de toile; le petit paletot, au contraire, est pris dans l'étoffe écrué et le biais et les revers dans l'étoffe rayée. Des boutons de nacre, supportant le lavage, rattachent le vêtement qui est croisé en redingote sur la poitrine. — Modèle du Petit-Saint-Thomas.

15. Toilette de plage. — Robe en toile blanche; le jupon, qui tombe à ras de terre, est séparé en deux parties; le devant est garni d'un haut volant froncé haut de 15 centimètres, au-dessus duquel se trouve un volant plissé n'ayant que 10 centimètres, surmonté lui-même d'un autre volant monté en fronce, comme le premier; une bande de toile bleue, souchée de blanc fait tête à cette série de volants. Elle se trouve répétée autour de la tunique et aux parements des manches, où elle fait tête à une mignonne garniture à petits plis réguliers, ornée elle-même d'une souchée blanche posée à plat. Mantelet paysan, orné de la même garniture que la toilette. Ombrelle de toile batiste écrué, doublée de batiste bleue avec canne douzière. Nous donnons sur notre supplément le patron en grandeur naturelle de ce mantelet paysan. — Modèle du Petit-Saint-Thomas.

16. Toilette de fillette de cinq à six ans. — Robe de toile bleue; le jupon, tout uni, est brodé à même en colon blanc, d'un dessin très-clair et très à jour, en broderie anglaise proprement dite; les roues produi-



2. ÉVENTAIL DE QUÊMI TOILETTE.

17. Toilette de fillette de cinq à six ans. — Robe de toile bleue; le jupon, tout uni, est brodé à même en colon blanc, d'un dessin très-clair et très à jour, en broderie anglaise proprement dite; les roues produi-



10. TOURNURE A VOLANTS BOUILLONNÉS.



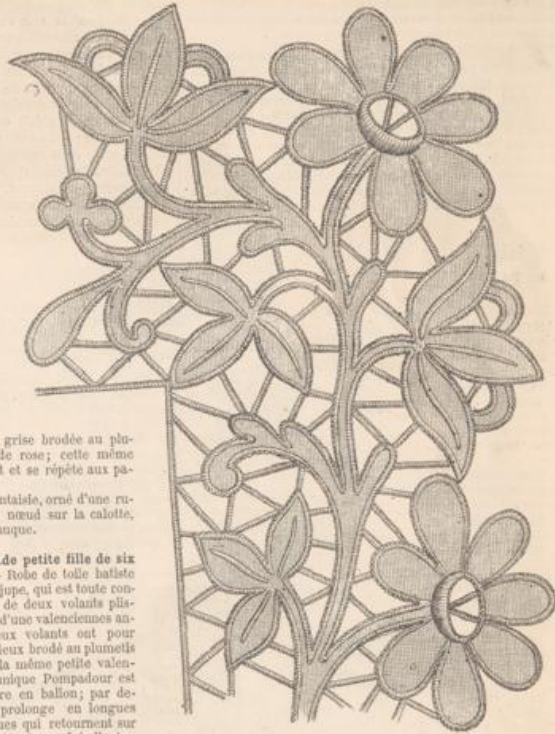
11. JUPON TOURNURE.

seut en ce genre un délicieux effet. Nous avons publié dans notre supplément du 6 juillet un dessin de broderie qui peut servir à établir une robe d'enfant sur le modèle de celle-ci. Le corsage, décolleté carrément, est à basques longues devant et à postillon derrière, avec bande de broderie assortie à celle de la jupe. Nous donnons sur notre supplément le patron de ce corsage.

17. Toilette de campagne.

— Robe de toile écrue ou de batiste; la jupe, peu ample, est garnie d'un volant de 33 centimètres monté en fronce, au-dessus duquel se trouve une bande montée presque droite et sans fronce, bande brodée au plumetis; un volant plissé se trouve au-dessus de cette garniture. La tunique ou blouse Louis XV, toute ronde, retombe à ras de ce volant plissé, elle est encadrée d'une bande de toile grise brodée au plumetis et festonnée au point de rose; cette même bande ferme étole sur le devant et se répète aux parements des manches.

Chapeau glaucuse en paille fantaisie, orné d'une ruche en ruban découpé et d'un anneau sur la calotte, lequel retombe en fots sur la nuque.



13. COIN EN BRODERIE RENAISSANCE.

18. Toilette de petite fille de six à huit ans.

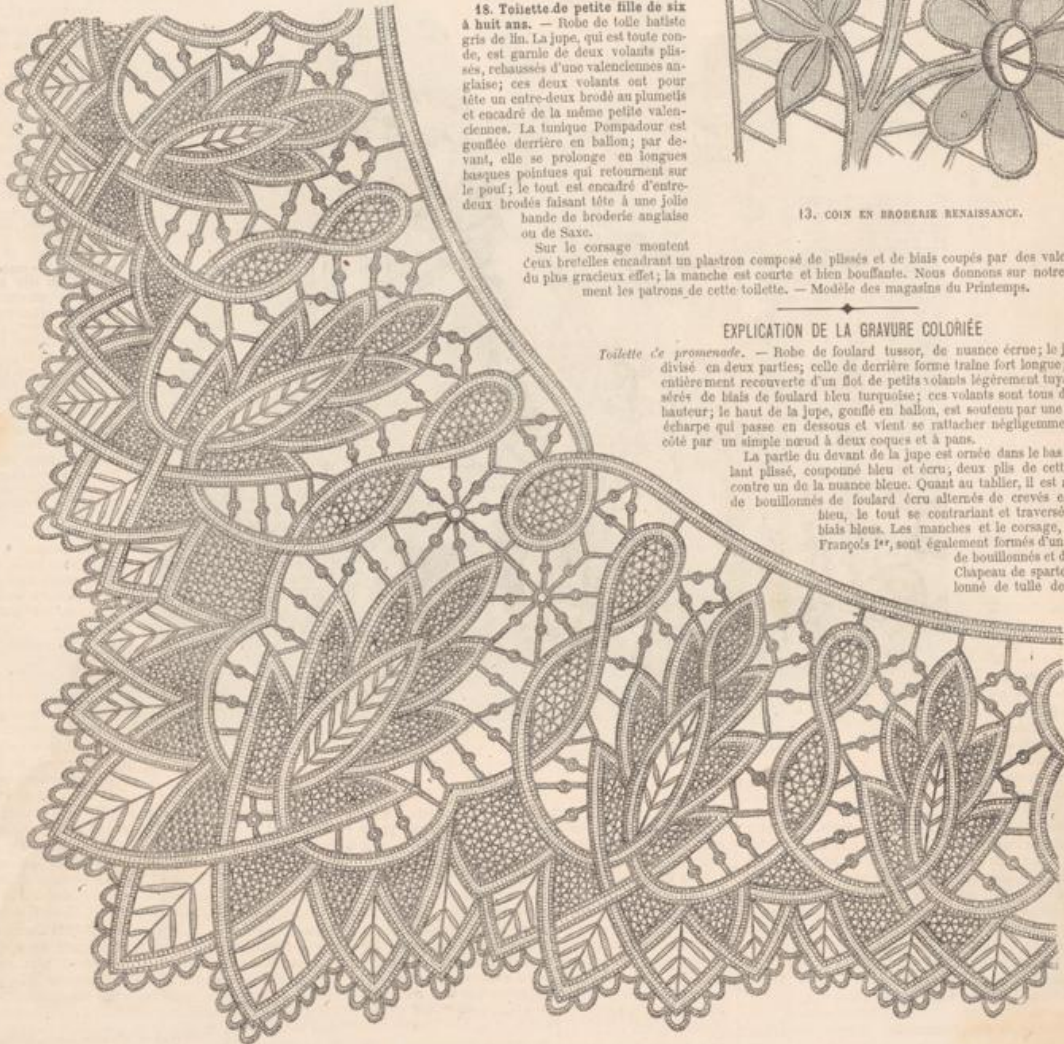
— Robe de toile batiste gris de lin. La jupe, qui est toute conde, est garnie de deux volants plissés, rehaussés d'une valenciennes anglaise; ces deux volants ont pour tête un entre-deux brodé au plumetis et encadré de la même petite valenciennes. La tunique Pompadour est gonflée derrière en ballon; par devant, elle se prolonge en longues basques pointues qui retournent sur le pouf; le tout est encadré d'entre-deux brodés faisant tête à une jolie bande de broderie anglaise ou de Saxe.

Sur le corsage montent deux bretelles encadrant un plastron composé de plissés et de biais coupés par des valenciennes du plus gracieux effet; la manche est courte et bien bouffante. Nous donnons sur notre supplément les patrons de cette toilette. — Modèle des magasins du Printemps.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de promenade. — Robe de foulard tussor, de nuance écrue; le jupon est divisé en deux parties; celle de derrière forme traîne fort longue; elle est entièrement recouverte d'un flot de petits volants légèrement tuyautés, lisérés de biais de foulard bleu turquoise; ces volants sont tous de même hauteur; le haut de la jupe, gonflé en ballon, est soutenu par une ceinture-écharpe qui passe en dessous et vient se rattacher négligemment sur le côté par un simple nœud à deux coques et à pans.

La partie du devant de la jupe est ornée dans le bas d'un volant plissé, composé bleu et écreu; deux plis de cette nuance contre un de la nuance bleue. Quant au tablier, il est recouvert de bouillonnés de foulard écreu alternés de crévés en foulard bleu, le tout se contrariant et traversé par des biais bleus. Les manches et le corsage, de style François I^{er}, sont également formés d'un mélange de bouillonnés et de crévés. Chapeau de sparterie bouillonné de tulle de soie, et



12. COIN DE NOUCHOIR EN BRODERIE RENAISSANCE.

— Robe en
de écrue mé-
ras de terre.
vant est garni
nés, l'un de
unie; par der-
pres varie, les
et des volants
me les plis,
a la percale
ale rayée est
petit paletot,
le écrue et le
e rayée. Des
lavage, raté
né en redin-
du Petit-Saint-
be en toile ha-

ue; le jupon,
ble, est garni
nt froncé haut
ntimètres, au-
quel se trouve
plissé n'ayant
ntimètres, sur-
ul-même d'un
ant monté en
omme le pre-
bande de toile
soutachée de
tête à cette
volants. Elle se
répétée autour
unique et aux
des manches,
ait tête à une
garniture à
réguliers, or-
même d'une
blanche posée
paletot paysan.
la même garni-
e la toilette.
de toile ha-
ue, doublée de
avec canne
ce. Nous don-
notre supplé-
patron en gran-
naturelle de ce
du Petit-Saint-

de cinq à six
le jupon, tout
ton blanc, d'un
ur, en broderie
a roues produi-
BOUILLONNÉS.

agrémenté de bandes satinées, au milieu desquelles est enfilé un pouf de roses de roi rattaché à l'aide de rubans blancs.

Toilette de promenade. — Robe de popeline anglaise gris argenté. Le jupon rond est garni tout autour d'un volant monté en tuyaux d'orgues, laissant voir l'étoffe du jupon; ce volant est retenu par un biais sur lequel court une guirlande de feuilles de lierre et de fleurs de sorbier brodées au passé; la même broderie se répète sur le tablier de la tunique, aux revers des manches et sur le devant du corsage, qui est tout plat et se termine derrière en basques taillées, rappelant les paltes du haut du volant. Chapeau de paille fantaisie relevé sur le côté et agrémenté d'un long voile de gaze dont Maria voilait une touffe de géranium.

PLANÇHE DE PATRONS

Notre supplément contient les patrons suivants en grandeur naturelle :

Parure Bolard (col et manche);
Corsage décolleté carrément, pour fillette de cinq à six ans;
Corsage à basques pointues, pour fillette de huit ans;
Mantelet Marie-Antoinette;
Mantelet paysan;
Les dessins d'ensemble de ces divers costumes sont publiés dans notre numéro.

Le même supplément contient en outre divers modèles de broderies;
Deux coins de mouchoir; un bonnet d'enfant; un col marin pour enfant; trois bordures; un écusson; un alphabet complet et divers chiffres demandés par nos abonnés.

Une remarque à ce propos : plusieurs abonnés nous prient de faire figurer leurs chiffres dans le prochain supplément; or, la composition et l'impression d'un supplément exigent plusieurs semaines; ce qui nous force à remettre à un mois, et quelquefois plus, les demandes de chiffres.

E. DOUCY.

COURRIER DE LA MODE

Une femme élégante et bien mise n'est pas celle qui porte de belles robes bien faites et de ravissants chapeaux; mais bien celle dont la toilette présente dans son ensemble et dans ses détails une harmonie parfaite, et révèle un soin méticuleux des accessoires. Rien, par exemple, n'est plus important que les objets de lingerie. Il y a la lingerie tapageuse et de mauvais goût et la lingerie de bon ton, et on ne saurait imaginer quelle différence peut exister, au point de vue du bon goût, entre deux jupons ou deux camisoles. Certains objets de lingerie peuvent faire un grand étalage de luxe, de faux luxe s'entend, et coûter très-bon marché; certains autres semblent très-moestes d'apparence, et cependant peuvent être d'un prix élevé. En général, tout ce qui est imitation de dentelle est mal porté; il vaut infiniment mieux ne faire usage que de linge bien fait, à petits plis soigneusement cousus, que de se parer de fausse dentelle valenciennes ou guipure. Les jupons très-longs, rasant terre, sont de mauvais goût dans la rue, et no-

doivent être adoptés que par les femmes qui vont en voiture, ou pour le soir, avec des robes longues. J'ai vu des jupons de nansouk à volants faits comme les jupes de robes en vogue en ce moment, c'est-à-dire avec des volants remontant jusqu'à la taille, par derrière; le dernier volant est monté dans la ceinture, ce qui dispense presque, en empaçant assez raide ces volants, de porter une tournure, ou, du moins, ce qui réduit cet accessoire à des proportions modérées. Au point de vue de la grâce, de la démarche et de l'ensemble de la personne, je conseillerai toujours de ne pas exagérer les dimensions de la tournure en crin et acier qui se porte généralement. Il vaut mieux ajouter par-dessus une autre petite tournure composée de volants superposés en mousseline amidonnée, pour obtenir le même ré-

vêtement fort commode. On fait ces *matières* en nansouk, avec entre-deux brodés et petits plis; on le garnit d'une bande brodée, en broderie anglaise ou au plumetis. Le dos est ajusté ou cintré. Le devant est vague. Un ruban de taille peut, à volonté, fixer le dos en dessous, ce qui laisse le devant flottant; ou bien on peut noter par-dessus de larges brides formant ceinture en nansouk et terminées par des plis et une broderie. Avec un jupon blanc garni d'un volant, on peut rester ainsi en été jusqu'à l'heure du déjeuner, c'est une variante du peignoir. J'ai vu aussi des robes du matin en piqué blanc, forme princesse, mais non point absolument ajustées. Le prix de ces peignoirs n'est pas exagéré, si on ne les garnit pas de broderies. Simple-

ment ornés d'un feston, lequel, brodé sur l'étoffe, simule un plastron qui s'évase aux épaules, s'amourdit à la taille, pour former ensuite tablier, cette robe fait une charmante toilette du matin, qui peut fort bien se porter toute la journée à la campagne quand on n'attend pas de visites. On peut l'ouvrir en cœur et la garnir d'un plissé en nansouk formant fraise. Mes lectrices ont dû remarquer que je prône le blanc à outrance. En effet, j'avoue ma prédilection pour tous les tissus blancs, quels qu'ils soient; mais j'appuie mon opinion sur des raisons que j'ai tout lieu de croire bonnes. Le blanc, ou en conviendra avec moi, sied à tous les teints, de plus, il a l'avantage d'offrir mille ressources pour le nettoyage. Une robe qui peut se faire blanchir, quelque prix qu'elle ait coûté d'achat, n'est pas une chose chère. Et comme le blanc est frais, jeune, élégant! Au milieu des bals les plus brillants, où les femmes font assaut de riches atours ou les diamants scintillent, il arrive souvent qu'une simple robe de tulle blanc bien faite éclipsé les plus somptueuses toilettes. Deux robes blanches, un jupon bleu, un autre rose, un pardessus en légère soie blanche pour les grandes occasions, des ceintures assorties à quelques nœuds de différentes nuances, et voilà presque une garde-robe complète pour l'été. Je parle ici aux femmes raisonnables et économiques, à celles qui sont obligées d'équilibrer soigneusement leur budget, tout en désirant (désir bien naturel) paraître toujours bien mises. A celles que la fortune favorise, je dirai encore : Vous ne serez jamais plus élégantes qu'avec du blanc, et il vous est d'ailleurs loisible de dépenser en broderies et en dentelles telle somme que vous plaira. J'ai admiré une robe en mousseline blanche, qui coûtait 3,000 francs, et je n'ai jamais rien vu de plus ravissant que cette vaporreuse toilette, que j'aurais prise, enfant, pour un de ces merveilleux ouvrages de fées dont se parlaient les princesses, leurs favorites. Voulez-vous une description ? Le jupon à traîne était garni d'un haut volant composé d'entre-deux de malines et de biais de mousseline et terminé dans le bas par une maline. Au-dessus du volant trois bouillon-



14. TOILETTE DE CAMPAGNE.

15. TOILETTE DE PROMENADE.

sultat; rien n'est raide et disgracieux, surtout avec des robes légères, comme cet appareil, qui se déforme, prend mille plis du plus désagréable effet, et dont on devine sans peine la présence.

Je ne sais si j'ai raison d'entrer dans ces menus détails, mais je pense qu'il est de mon devoir d'avertir mes lectrices des inconvénients que présentent certaines modes. On ne s'avise pas toujours d'examiner soigneusement ces petites choses, et souvent on ne trouve pas tout d'abord le remède à certaines imperfections. Il n'est donc pas inutile de s'occuper de temps à autre des accessoires indispensables de la toilette féminine, qui, pour ne pas être apparents, n'en sont pas moins très-importants au point de vue de l'ensemble général.

On fait une sorte de camisole appelée *matinée*, qui est un

sées en nan-
 on le garni
 au plumets.
 se. Un rufan
 dessous, ce qui
 er par-dessus
 et terminées
 une garni d'un
 heure du dé-
 vu aussi des
 esse, mais non
 eignoirs. n'est
 eries. Simple-
 e, simule un
 on qui s'évase
 aules, s'amoie-
 la taille, pour
 r ensuite ta-
 cette robe fait
 charmante fol-
 du matin, qui
 ort bien se
 toute la jour-
 la campagne
 on n'attend
 le visites. On
 l'ouvrir en
 et la garnir
 plissé en nan-
 formant fraise.
 ectrices ont dû
 rquer que je
 le blanc à ou-
 e. En effet, j'a-
 ma prédilec-
 pour tous les
 blancs, quels
 soient; mais
 nio mon opinion
 les raisons que
 tout lieu de
 n hommes. Le
 , ou en convien-
 avec moi, sled à
 les teints, de
 il a l'avantag
 r mille ressour-
 our le nettoya-
 Une robe qui
 se faire blan-
 quelque prix
 le ait coûté d'a-
 n'est pas une
 e chère. Et
 me le blanc est
 jeune, élégant!
 milieu des bals
 plus brillants, où
 mmes font as-
 de riches atours
 es diamants scin-
 il, arrive sou-
 t qu'une simple
 e de tulle blanc
 y fuité eclipse les
 somptueuses toi-
 es. Deux robes
 ches, un jupon
 n, un autre rose.
 par-dessus en le-
 e soie blanche
 ur les grandes oc-
 ions, des ceintu-
 assorties à quel-
 es nœuds de diffé-
 es nuances, et
 là presque une
 robe-complète
 ur l'été. Je parle
 aux femmes rai-
 sonnables et écon-
 oyer soigneusement
 i naturel) paraitre
 e favorise, je dirai
 antes qu'avec du
 épenser en brode-
 plaira. J'ai admiré
 des entre-deux de
 3,000 francs, et je
 que cette vapo-
 ant, pour un de
 paraient les prin-
 description ? Le ju-
 composé d'entre-
 e et terminé dans
 ant trois bouillon-



1873

N° 83

REVUE DE LA MODE
Gazette de la Famille
 13 Quai Voltaire à Paris

a
c
h
a
n
c
h
p
q
r
s
t
u
v
w
x
y
z
A
B
C
D
E
F
G
H
I
J
K
L
M
N
O
P
Q
R
S
T
U
V
W
X
Y
Z

nés en mousseline.
 jupon jusqu'à la h
 line était rayée en
 deux de mousseline
 derrière, un simple
 qui, taillée très-loy
 et descendait très-
 nes, légèrement fr
 Le corsage à basq
 nés et ouvert cagn
 l'échancrure d'une
 de concevoir que
 énorme dont j'ai
 linée à une prin
 Du reste, comme
 peut toujours simp
 fier et modifier.
 serait facile de fa
 cette même robe
 sansouk et guipou
 en organdi et la
 des de tulle brux
 les formant ent
 deux, ce qui est
 très-joli; dans
 ce cas, on rempl
 la dentelle qui t
 mine le volant et
 tunique par un v
 tant plissé à pet
 plus couchés
 mousseline, term
 par une bande
 tulle cousue à p
 avant que le pli
 soit fait.

Une aimable ab
 née m'a fait obser
 que je néglige
 un peu l'un des
 cessoires indispen
 sibles de la toilette
 mine. Je croyais
 pendant avoir p
 sieurs fois rece
 mandé à mes loc
 ces le gant de Su
 sans boutons,
 gant de Saxe, de
 le principal avanta
 est de rendre la m
 blanche, et ve
 pourquoi. La pr
 sion du bouton
 poignet fait res
 le sang au bout
 la main, tandis
 la forme du g
 sans boutons port
 la libre circulati
 aussi la main,
 sortir du gant,
 paraît-elle blan
 et exempte des m
 ques et des raies
 sont inévitable
 quand elle est ser

Les gants de
 7, 8, 10 boutons
 plus, ne se port
 que le soir. Au
 là de 7 ou 8 b
 tous, ils sont
 gracieux, à m
 avis; quelques
 bricants les hor
 dans le haut d
 large biais en p
 blanche. Pour s
 intime, le gant
 Suède sans bout
 très-clair, paille
 tuellement accep
 le gant d'hiver.

On me deman
 des gants bien c
 que d'adresser n
 d'autant mieux
 objets charmants
 spécialement à m
 et la tournure à
 aciers sont, ains
 couverts par de
 leur présence, le
 somes très-min
 nuds de cou et

nés en mousseline, séparés par des entre-deux, ornaient le jupon jusqu'à la hauteur du genou. La tunique en mousseline était rayée en long sur les trois lés du devant, d'entre-deux de mousseline séparés par de légers bouillonnés; par derrière, un simple entre-deux courant dans le bas de la jupe qui, taillée très-longue, formait un poulf assez volumineux et descendant très-bas sur la traine. Tout autour une maille, légèrement froncée, était passée au pied d'un bouillonné. Le corsage à basques était fait d'entre-deux et de bouillonnés et ouvert largement sur la poitrine, et garni autour de l'échancrure d'une maille très-plissée. Il n'est pas difficile de concevoir que cette toilette ait pu atteindre le chiffre énorme dont j'ai parlé plus haut. Ajoutons qu'elle était destinée à une princesse appelée à régner sur un grand peuple.

Du reste, comme on peut toujours simplifier et modifier, il serait facile de faire cette même robe en nanouk et guipure, en organa et bandes de tulle bruxelles formant entre-deux, ce qui est extrêmement joli; dans ce cas, on remplace la dentelle qui termine le volant et la tunique par un volant plissé à petits plis couchés en mousseline, terminé par une bande de tulle cousue à plat avant que le plissé soit fait.

Une aimable abonnée m'a fait observer que je négligeais un peu l'un des accessoires indispensables de la toilette féminine. Je croyais cependant avoir plusieurs fois recommandé à mes lectrices le gant de Suède sans boutons, dit gant de Saxe, dont le principal avantage est de rendre la main blanche, et voici pourquoi. La pression du bouton au poignet fait refluer le sang au bout de la main, tandis que la forme du gant sans boutons permet la libre circulation, aussi la main, au sortir du gant, apparaît-elle blanche et exempte des marques et des raies qui sont inévitables quand elle est serrée.

Les gants de 6, 7, 8, 10 boutons et plus, ne se portent que le soir. Au delà de 7 ou 8 boutons, ils sont disgracieux, à mon avis; quelques fabricants les bordent dans le haut d'un large biais en peau blanche. Pour soirée intime, le gant de Suède sans boutons, très-clair, paille ou saumon, est admis; pour visite, il est actuellement accepté. Le gant glacé en chevreau est surtout le gant d'hiver.

On me demande aussi une adresse de maison vendant des gants bien coupés élégants; je ne saurais mieux faire que d'adresser nos abonnées à la Châtelaine, rue du Bac, 34, d'autant mieux qu'elles trouveront dans ce magasin mille objets charmants et utiles, d'un goût parfait. Je signalerai spécialement à mes lectrices la tournure duchesse, prix 13 fr., et la tournure à volants bouillonnés, prix, 11 fr., dont les aigiers sont, ainsi que je l'ai dit plus haut, entièrement recouverts par de gros plis en tissu de crin qui dissimulent leur présence, le jupon-tournure coûtant 16 fr. pour les personnes très-minces. Enfin des colerettes charmantes, des nœuds de cou et de cheveux en toutes nuances, et chiffon-

nés avec une grâce particulière, en un mot, toutes les fantaisies élégantes en ce genre qu'une maison de premier ordre peut offrir.

MARIE DE SAVRNY.

AOÛT

Le mois d'août, appelé anciennement *sextilis* ou le sixième, parce que tel était son rang dans le calendrier de Romulus, reçu, sous le consulat d'Auguste, une autre dénomination,



16. TOILETTE DE FILLETTE DE 5 à 6 ANS. 17. TOILETTE DE CAMPAGNE. 18. TOILETTE DE FILLETTE DE 7 à 8 ANS.

MODÈLES DES MAGASINS DU PRINTEMPS. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

ainsi que l'ordonnait l'édit suivant, publié par le Sénat : « Parce que, dans le mois de *sextilis*, César Auguste a commencé son premier consulat, lui qui a eu trois fois les honneurs du triomphe, a vu marcher sous ses auspices les légions de Janicule, a réduit l'Égypte sous l'obéissance du peuple romain et terminé la guerre civile, il plaça au Sénat que ce mois, le plus heureux pour l'empire, soit désormais appelé *auguste*. »

Et c'est de ce nom que nous avons fait *août*.

Les Égyptiens célébraient, pendant ce mois, la fête de Nephthys.

Les Grecs, sans doute par imitation, célébraient aussi en août une fête semblable à celle des *Theriacles* chez les Hébreux.

Les uns et les autres élevaient des tentes couronnées de feuillage et y vivaient comme dans un camp. On y remarquait, toutefois, cette différence, c'est que chez les Juifs

toute la nation était obligée à ce genre de vie, tandis que chez les Grecs, il n'y avait que neuf tentes destinées à des députés de chaque tribu; puis cette solennité durait neuf jours chez les Grecs, et pour les Juifs elle finissait au bout du septième.

C'est dans le mois d'août que règne la canicule et que les feux follets commencent à briller; ces feux légers, qui ont donné lieu à tant de poétiques légendes et qui impressionnent toujours toute imagination vive, quoique la science, qui dépeçait tout, ait cherché à les vulgariser.

Les savants, d'ailleurs, ne sont pas d'accord sur la cause de ce météore; seulement, très-généralement, on l'attribue à des vapeurs phosphoriques qui s'élèvent et s'enflamment au seul contact de l'air, par les chaudes soirs qui suivent les jours de canicule. Quelques-uns supposent qu'ils sont l'effet de la lente combustion de quelques gaz inflammables

qui deviennent visibles en s'élevant dans une couche d'air plus dense; d'autres les attribuent au carbone d'hydrogène enflammé par l'électricité de l'atmosphère; enfin, quelques entomologistes prétendent que ce sont des insectes ailes, lumineux comme les vers luisants. Ainsi, nous avons lu dans un rapport présenté à l'Institut que les feux follets n'étaient autre chose qu'une lumière produite par plusieurs vers luisants volant en troupe; et celui qui avait fait ce rapport affirmait avoir vu ces insectes à la faible distance de deux mètres, ce qui lui avait permis de les observer parfaitement.

Un autre savant de même farine, tout en concédant à son confrère que le feu follet est un animal phosphorescent, prétend que ce n'est pas le ver luisant qui le produit, mais la taupe-grillon, affirmant son dire, qu'il appuyait à l'aide de ces faits: un soir, le fils de son fermier, emporté d'être suivi par un feu follet, l'avait poursuivi à son tour, et, l'ayant attrapé avec son chapeau, avait saisi l'insecte luisant, qui n'était autre que la taupe-grillon, et lui avait apporté dans son cabinet.

Main tenant, voici un autre rapport fait par d'autres savants encore, se prétendant témoins oculaires, rapport qui est complètement en désaccord avec les précédents :

Ces messieurs traversaient à cheval un pays humide, sur une chaussée assez haute pour être praticable; il pouvait être dix heures du soir et il faisait une de ces belles nuits qui succèdent à un jour très-chaud; mais comme il n'y avait pas de lune brillant au ciel, la nuit était fort sombre. Tout à coup ils virent une lumière à environ quinze ou vingt pas de la route, lumière qui n'était point une clarté vive, mais qui semblait plutôt une vapeur lumineuse. Elle s'élevait d'un marais couvert de mousse; seulement cette mousse, ayant été partiellement enlevée, laissait çà et là des trous remplis d'eau où s'était produit une sorte de végétation qui commençait à se convertir en tourbe, et on sait que dans ces endroits la décomposition des végétaux produit une grande émission de gaz, ils pensèrent donc que la lumière qu'ils apercevaient et qui s'élevait à un mètre environ au-dessus du sol, en provenait, et ils en eurent la preuve quand, ayant volé d'un trou à un autre, parallèlement à la route, jusqu'à la distance d'une cinquantaine de mètres, cette leur s'éteignit tout d'un coup sous leurs yeux comme une chandelle que l'on souffle; ce feu follet ne pouvait donc pas provenir d'un

insecte. Mais ces batailles entre savants, qui eurent lieu, il y a déjà beaucoup d'années, furent complètement gagnées depuis, paraît-il, et cela tout à l'avantage des derniers que j'ai cités, c'est-à-dire que d'après une foule d'expériences on est arrivé au résultat qui consiste à connaître que c'est le dégagement du gaz hydrogène carboné, ayant lieu lorsque les matières végétales ou animales sont en décomposition, qui produit les feux follets quand quelque courant électrique l'enflamme. En un mot, il est prouvé à jour'hui que les feux follets sont des météores.

Voilà donc ce que nous apprend la science sur ces petits feux légers que les villageois croyaient, mais superstitieux par ignorance, et naturellement amis du merveilleux, affirmant être les âmes du purgatoire qui viennent demander des prières à leurs parents et à leurs amis restés sur terre. Il y a dans cette croyance un pleur souvenir des morts qui touche et qui aussi s'explique; les feux follets se montrent de préférence sur les tombes, dans les cimetières ou sur les eaux fangeuses, les puantes eaux jouent toujours aux veilles un rôle sauglant, passant pour avoir été le théâtre d'une foule d'aventures tragiques.

Quant aux habitants du Nord, plus poétiques et moins superstitieux que les peuples du Midi, ils croient que les feux follets sont des esprits bons, familiers, inoffensifs, qui se plaisent à venir voir les humains, et souvent on entend le père de ces pays froids chanter de sa voix mélancolique ces paroles populaires en Suède :

Quant pour retrouver ma compagne
 Dans ses états,
 Je vais, attendant la compagne,
 Moi, sans valet,
 Que la lumière s'accompagne,
 Esprit follet.

Vous voyez quelle immense différence il existe dans la façon de juger la même chose entre ces divers peuples, puisque les uns tremblent de tous leurs membres se signent en disant des pater-nôtres à la moindre apparition qui les frappe en ce genre, tandis que les autres les recherchent, les appellent médisamment, et sont tout joyeux quand ils peuvent en découvrir; c'est donc la science seule qui donne à toute chose sa juste mesure ici-bas; mais aussi, hélas! comme je viens de le dire, c'est elle qui dépose tout.

C^o DE BASSANVILLE.

LA MUSIQUE

Les premières chansons, valse-rondeau chanté, musique de Gumbert, traduction française de Jules Barbier.

Cette œuvre, l'une des plus charmantes de l'auteur de la mélodie si connue *Oiseaux légers*, est empreinte d'un sentiment poétique qui charme et séduit. Succès réel toutes les fois qu'elle a été interprétée par une voix agréable. Prix, 2 fr.

Je pense inutile de prévenir nos abonnés que presque toutes les romances ou morceaux de chant que je signale à leur attention sont écrits dans deux tons différents, pour soprano ou mezzo-soprano et contralto. Il suffit, en demandant un morceau, d'indiquer le genre de voix.

La Fille de l'ontle, ballade de Chopin, op. 38, transcritte pour une ou deux voix, par Bordèse, paroles d'Emile Richebourg. Prix, 1 fr. 25.

Le compositeur-professeur Bordèse a transcrit pour la voix une série des œuvres principales de Chopin, mazurka, nocturnes, valse. C'est là une très heureuse mise à exécution avec un rare bon goût par l'auteur. Je recommanderai encore dans cette série la valse op. 64, intitulée : Les Fleurs. Prix, 1 fr. 25.

Ces trois morceaux de chant se trouvent chez Heugel, éditeur, 2 bis, rue Vivienne.

M. DE SAVERNY.

LES MENUS DE LA SAISON

AOÛT.

MENU D'UN DINER DE FAMILLE

- Crème de chicorée à la Colbert.
- Filets de grondins sauce tomate.
- Queue de mouton au riz.
- Filets de lapereaux aux concombres.
- Albrans ou canards rôtis.
- Haricots verts au beurre noir.
- Tarte aux cerises.

On trouvera dans les 366 Menus les recettes de la chicorée à la Colbert et des filets de lapereaux aux concombres.

Pour répondre à une demande, j'ai traité dans notre dernier numéro de la sauce blanche, en omettant cependant de dire que, si elle vient à tourner, il suffit, pour la remettre en bon chemin, de la relever du feu, d'y jeter un peu d'eau fraîche, de la remuer vivement et de la reposer sur le feu en remuant toujours; elle revient au beurre dites sauces hollandaises servies chez les restaurateurs et si enviées dans les ménages.

Sauce hollandaise. — Mettre dans un bol 125 grammes de

beurre fin, trois jaunes d'œufs frais, du sel blanc et une petite cuillerée de vinaigre; faire chauffer au bain-marie, en remuant avec une cuiller de bois, jusqu'à consistance épaisse; au moment de servir, ajouter le jus d'un citron.

En voici une autre d'une exécution encore plus facile. — Je la désigne sous le nom de sauce hollandaise simplifiée.

Mêler dans une casserole 100 grammes de beurre fin à une cuillerée de farine, de manière à en faire une pâte et à incorporer, un à un, cinq jaunes d'œufs; puis le jus d'un citron, du poivre, du sel et un peu de noix muscade. Du soin avec lequel est fait cet amalgame dépend le succès de l'opération. Ajouter alors un verre d'eau; mêler et poser la casserole sur le feu. Quand la sauce commence à prendre, retirer la casserole sur l'angle du fourneau; la travailler (la remuer) jusqu'à ce qu'elle soit bien lisse, puis placer la casserole dans un bain-marie. Au moment de servir, incorporer à la sauce 100 autres grammes de beurre, en la travaillant toujours, et la servir.

Cette sauce est des plus savoureuses.

LE BARON BRISSOT.

L'ÂNE D'AHMET

CONTE ARABE

Pendant que le soleil descendait derrière les buissons de jubblers sauvages qui effraient le sommet des mamelons, Ahmet-ben-Mocktar s'en allait d'un pas indolent. Il suivait un de ces chemins arabes formés de plusieurs sentiers rapprochés, qui tantôt se confondent et tantôt se divisent et se croisent comme un filet, selon que les piétons ont évité pendant la mauvaise saison les endroits défoncés du précédent sentier.

Au-devant et sous les pieds d'Ahmet, les insectes et les sauterelles s'élevaient des charbons poudreux et du gazon brûlé comme par un incendie.

Notre homme revenait du marché, où il avait été vendre deux outres d'huile, et regagnait son douar.

Son âne, un de ces malheureux quarupèdes constellés de plaques vives et au poil usé, qui semblent être les parias des animaux chez les Arabes, venait à quelques pas derrière lui, la tête basse et la queue chassant les mouches.

Son pas égal et aussi lent que celui de son maître tenait constamment tendue la longe qu'Ahmet gardait distraitement de ses deux mains réunies derrière le dos.

Quant à Ahmet, satisfait de son négoce, il chemînait nonchalamment en murmurant un chant psalmodique, ainsi que le font tous les Arabes en route.

C'est toujours le même air au rythme lent et monotone mais le chanteur compose lui-même les paroles et les varie au gré de son imagination et de son humeur.

Si plusieurs Arabes cheminent ensemble, ils chantent alternativement, le laboureur vantant son cheval, ses bœufs, ses moutons, ses champs, nommant ses charrues; le voyageur contant ses aventures de guerre ou les récits qu'il a entendus chez le kaoudjidi (le cafetier).

Si l'Arabe marche seul, c'est à lui-même qu'il chante ce qu'il possède ou qu'il conte des aventures, et il n'emploie pas moins toute son éloquence.

Ahmet, l'esprit léger, se chantait la fraîcheur de son laitage et la douceur de ses huiles.

Il y avait déjà longtemps qu'il marchait ainsi, complètement absorbé par son sujet et murmurant ses modulations psalmodiques, lorsqu'il sentit la longe se raidir tout à fait et l'âne se faire tirer.

Ahmet se contenta de répondre par une forte secousse, pour rappeler à sa bête que l'heure de dormir n'était pas encore arrivée, et, sans regarder en arrière, il poursuivit sa marche nonchalante et son chant monotone.

Enfin, poussé à bout par une résistance tout à fait inutile et hors de mesure, il finit par se retourner. Jugez de sa stupefaction: à la place de l'âne, il aperçut un homme courbé, chargé des outres et le cou pris dans la longe.

Avant qu'Ahmet eût eu le temps de pousser une exclamation, l'homme était tombé à genoux, la face contre terre, baisant les bords du burous du marchand d'huile, et il s'écria :

— Dieu soit avec toi, homme choi! je m'humilie. Je vais te dire mon histoire.

— Mais, mon âne? cria Ahmet; qu'as-tu fait de mon âne?

— Ton âne? c'était moi! Ne t'exclame pas; écoute plutôt quelle fut ma faute et courbe-toi devant la justice et la sagesse d'Allah!

Je suis le fils d'un caïd puissant des bords du désert. Allah m'avait donné la force du lion et la beauté qui attire le regard des femmes. La puissance qui commande devait me revenir. J'étais fier comme le cheval de guerre!

Or, un jour, je suivais seul et à pied un sentier assez loin des tentes, le soleil était, comme tout à l'heure, sur le point de retourner dans le sein de Dieu, lorsque j'aperçus un vieillard aveugle assis sur le bord du sentier, à côté d'un énorme fagot d'épines sèches.

— Qui que tu sois, dit-il en entendant mes pas, je t'at-

tendais. Aide mon bras affaibli par l'âge, et remette sur ma tête ce fagot que la fatigue m'a contraint de laisser tomber. Et qu'Allah t'accompagne!

Je ne sais pourquoi l'esprit du mal me poussa à passer sans répondre, et m'envoya la pensée que cet homme aux yeux fermés ne saurait dire quel est celui qui, fort, lui a refusé un peu de force?

Mais je n'avais pas fait trois pas au delà du vieillard, que je fus immobilisé sur place et changé en âne. J'entendis une voix me dire :

— Tu serviras ainsi, pendant cinq ans, à porter les fardeaux. Ton dernier maître, en te rendant la liberté, me sera agréable; je féliciterai ses troupeaux et protégerai sa maison.

La parole sacrée commença immédiatement à s'accomplir, et pendant ma transformation, ayant voulu faire un cri, ma voix ne proféra que le braillement de l'âne.

Le vieil aveugle, dont j'avais méprisé la prière, se leva, vint me toucher; puis ayant en vain appelé un maître, il finit par me charger de son fagot d'épines et m'emmena à la tribu.

Le lendemain il fit annoncer qu'il avait trouvé un âne errant et qu'il le tenait à la disposition de celui qui l'avait perdu. Personne ne me réclama. Je devins la propriété de l'aveugle, et je rapportai chaque jour le bois mort qu'il allait ramasser au bois.

Quant le vieillard mourut, je fus vendu par le caïd, sur un marché, pour achever le paiement de quelques dettes laissées par le défunt.

En me faisant changer de maître, Dieu me retira la mémoire du présent; aussi, ne puis-je plus rien te dire, sinon que la dernière heure des cinq années de ma peine vint d'explorer à l'instant, avec le dernier rayon de soleil de cette journée; et que, me retrouvant homme comme avant mon péché d'orgueil, je te demandai d'accomplir la parole d'Allah en me rendant la liberté. Il ne manquera pas de tenir sa promesse sur la maison et sur tes biens.

Je te demande, en outre, de garder le secret de mon humiliante punition, afin qu'il n'y ait jamais que Dieu, toi et moi qui la commissions.

Je le salue et j'appelle sur toi la main du Très-Haut.

En disant cela, le pinetier libéré s'était déharrassé de la longe, avait posé les outres vides sur le sentier et était parti dans une direction opposée à celle que suivait Ahmet. Il dit une dernière fois :

— Aslam in-ta! (salut à toi.)

Ahmet était resté un moment interdit, puis il avait repilé la longe en silence, l'avait mise dans le capuchon de son burous, s'était chargé des outres et avait repris le chemin de son douar, en disant :

— Dieu est grand!

Le fils du caïd des bords du désert, prit de son côté un sentier à peine tracé à travers les jubblers sauvages. Il ne tarda pas à arriver à un puits, près duquel il rejoignit un Arabe gardant un âne qui se désolait. Si Ahmet avait eu l'idée de suivre sa bête, redevenue homme, malgré toute son impassibilité, il n'aurait pu dissimuler son étonnement devant l'animal occupé à boire, car il aurait reconnu son véritable âne.

— Tu vois que mon avis était bon, dit le nouveau veçu à l'Arabe qui gardait l'âne. Je connais la force et le caractère d'Ahmet, nous ne lui aurions rien pris par la violence; il aurait plutôt tué l'un de nous. Tandis que la simplicité et la crédulité de son esprit nous ont fait réussir.

— En effet, répondit l'Arabe, et j'ai admiré ton adresse, lorsque je t'ai vu aller adroitement détacher l'âne, prendre sa place dans la longe en le chargeant des outres dégoûtées, sans que le moindre bruit de tes pieds sur le sol t'ait trahi, ni qu'aucune secousse ait averti Ahmet.

— Il serait déshonné de ne pas convenir que le poète, fardé au a mis à me céder sa place une docilité dont nous lui devons être reconnaissants, fit généreusement le féliciter. Une fois détaché, il s'est arrêté net, et, pendant que tu t'en menais à l'écart, j'ai continué de marcher un moment en imitant son mouvement de la tête et du pas; j'avais soin de maintenir la faible tension et le balancement régulier de la longe qui indiquent habituellement à Ahmet que la tête branlante de son animal se trouve au bout.

Comme on le voit, d'après cette conversation, le mail Ahmet avait été habilement volé.

Après s'être mutuellement complimentés, les deux larrons furent vendus l'âne et se partagèrent loyalement l'argent qu'ils en avaient tiré.

A quelques semaines de là, Ahmet ayant besoin de remplacer sa monture qu'il croyait transformée en homme, se rendit à un grand marché des environs. Il en avait déjà parcouru une partie, lorsque son œil fut attiré par une oreille d'âne taillée d'une certaine façon. Il s'approcha; son doute devint une certitude: c'était bien l'âne qu'il avait à son service quelque temps auparavant. C'était le même poil gris blanc, usé par places.

Alors, l'âme touchée de compassion fraternelle, Ahmet mit sa bouche contre l'oreille de son ancien serviteur et lui dit à voix basse :

— Ah! malheureux! tu es donc retombé dans le péché? qu'Allah te protège!

Puis il mourut... — C'est étonnant... Et Ahmet... meint celui qui...

Ce conte n'est... Que de faits... Nous servons... pour nous...

Tous les vil... sent le contr... les hommes v... à l'usine dans... était payé sel... servé pour us... saient les ou... leçons que le... le maître de f... au milieu d... quelques rout... grès envahiss... paysans sa mal... valent tuer le... terrible lors p... battre sur les... Un homme, grès s'accom... était pauvre c... Neuville. Par... étroit et stupé... de comprendre... Il haussait M... devenir riche... plus grandes... d'enfant. Il os... tous les cours... A peine avait... raison de trent... rains qui, dep... rit de lui les... Au bout de d... s'essuyer d'une... lui-même sa p... propriété. Le... tage les épines... fois sur ses l... auparavant qui... de quel brou... De magnifi... un temps don... valeur du ter... fraîche chambr... fraîche, dans... fumer n'était... cevalent les d... aratoires perle... ges conduits p... tre avait habi... Marceau avait... daient avec a... un jour un ric... Joseph le se... Habitué à voir... pas même à l'... protester cont...

M. de Neva... avec le sanva... réponses gre... diables, regre... telligent fut... tants lui firent... était allé cher... son charme... Habitué écu... tuelle, M^o de... comprenant ri... plissaient que... rian'e, elle a... franchir à son...

Puis il murmura pour lui-même en se redressant : — C'est égal, cette fois-ci je ne l'achèterai pas. Et Ahmet-ben-Mocktar s'éloigna en plaignant mentalement celui qui se rendrait propriétaire de l'âne condamné...

Ce conte n'est-il pas une histoire de tous les jours ? Que de fois, par suite de notre égoïsme, nous sommes ainsi dupes en pensant être mieux éclairés que nos voisins. Nous servons souvent nos larrons en gardant précieusement, pour nous seuls, un prétendu secret !

ALEXANDRE HUBRON.

FONTAINE AUX VIOLETTES

(Suite)

V

Tous les villages des environs d'Abainville avaient ressemblé le contre-coup des bienfaits de M. de Neuville. Tous les hommes valides étaient certains de trouver de l'ouvrage à l'usine dans les plus mauvais jours de l'année. Chacun était payé selon son travail. Un vaste terrain avait été réservé pour une pépinière où tous les dimanches se réunissaient les ouvriers et les campagnards, pour écouter les leçons que leur donnait un jardinier largement rétribué par le maître de forges. Peu à peu, l'instruction se faisait jour au milieu des ténèbres épaisses de l'ignorance. Malgré quelques routiniers attachés aux vieilles coutumes, le progrès envahissait ce petit coin de terre. Moyennant une légère cotisation mensuelle, l'ouvrier assurait sa vie et le paysan sa maison ou sa récolte. Ces sages précautions devenaient tuer la paupérisme et adoucir la misère, sans si terrible lorsque la mort, la grêle ou l'incendie viennent s'abattre sur les familles, sur les champs ou sur les maisons.

Un homme, cependant, avait vu d'un œil jaloux ces progrès s'accomplir, quoiqu'il en eût profité. Joseph Marteau était parvenu comme le bonhomme Job à l'arrivée de M. de Neuville. Par une bizarrerie inexplicable, il avait un esprit étroit et stupide, et il était doué d'une intelligence capable de comprendre les plus grandes choses et de les appliquer. Il haïssait M. de Neuville parce qu'il était riche, il voulait devenir riche aussi. Robuste et capable de supporter les plus grandes fatigues, le travail pour lui n'était qu'un jeu d'enfant. Il assista avec soin à toutes les leçons et suivit tous les cours. Quoique âgé de quarante ans, il apprit à lire. A peine avait-il cent francs d'économies, qu'il acheta, à raison de trente ou quarante francs l'hectare, de vastes terrains qui, depuis des siècles, n'avaient pas été cultivés. On rit de lui les premières années; mais Marteau laissa rire. Au bout de dix ans de ce travail sans relâche, il était possesseur d'une ferme de cinquante hectares. Il avait construit lui-même sa maison, ses hangars, tracé les chemins de sa propriété. Le salinfin, le trévis avaient remplacé avec avantage les épinés et les herbes maigres qui poussaient autrefois sur ses terres. Des bœufs s'engraissaient là où dix ans auparavant quelques maigres moutons trouvaient à peine de quoi brouter.

De magnifiques plantations de sapins promettaient, dans un temps donné, de beaux produits et avaient quintuplé la valeur du terrain. Marteau couchait sur la dure, dans une sale chambre, mais ses animaux se vautraient sur une literie fraîche, dans des écuries saines et aérées. Pas un alome de fumier n'était perdu; des fosses à purin bien cimentées recevaient les débris liquides de la ferme, des instruments aratoires perfectionnés étaient traînés par de robustes attelages conduits par trois ou quatre domestiques, que leur maître avait habitués à obéir à ses moindres ordres. Joseph Marteau avait tiré une fortune du néant, et les méres regardaient avec admiration son fils René, se disant qu'il serait un jour un riche parti.

Joseph le savait bien, mais il avait ses vues sur son fils. Habitué à voir tout plier devant sa volonté, il ne lui venait pas même à l'esprit que René pût un jour avoir la pensée de protester contre ses exigences.

VI

M. de Neuville avait d'abord essayé d'entrer en relation avec le sauvage Marteau. Mais froissé du sans-façon et des réponses grossières du paysan, il l'avait envoyé à tous les diables, regrettant toutefois qu'un homme relativement intelligent fût doué d'un esprit si obtus. Ses travaux importants lui firent oublier son grincieux voisin, et sa fille, qu'il était allé chercher à Paris, remplaçait avec avantage, par son charmant babill, les sottes histoires des campagnards.

Habile écuyère, muselière consommée, causeuse spirituelle, M^{lle} de Neuville, d'un caractère toujours égal et ne comprenant rien aux affaires, savait dissiper les soucis qui plissaient quelquefois le front de son père. Gracieuse et souriante, elle accourait à travers les allées du parc, faisant franchir à son cheval tous les obstacles; l'intelligent animal,

comme s'il eût senti l'importance du précède fardeau, mettait une douceur infinie dans les sauts périlleux que lui faisait accomplir sa charmante conductrice.

Beaucoup moins étourdi, Jean faisait suivre à sa monture les chemins les plus larges, évitant avec soin le plus petit obstacle. Malgré son dégoût de l'existence, il prenait toutes les précautions imaginables pour ne pas détériorer son individu.

Immédiatement au-dessous de l'union, la rivière avait été canalisée; des tulpiers, des platanes, des saules, des peupliers en décoraient les rives.

L'été, M. de Neuville et sa fille, assis dans une barque élégante, que conduisait le fidèle Jean, respiraient à pleins canalisés; des tulpiers, des platanes, des saules, des peupliers en décoraient les rives. L'été, M. de Neuville et sa fille, assis dans une barque élégante, que conduisait le fidèle Jean, respiraient à pleins canalisés; des tulpiers, des platanes, des saules, des peupliers en décoraient les rives. L'été, M. de Neuville et sa fille, assis dans une barque élégante, que conduisait le fidèle Jean, respiraient à pleins canalisés; des tulpiers, des platanes, des saules, des peupliers en décoraient les rives.

Dans ses jours de tristesse, elle se retirait dans une petite maison qu'elle s'était fait construire au milieu du parc; c'était bien la plus charmante habitation que l'on pût voir. Marie avait été elle-même son architecte. Peu soucieuse des règles de l'art, elle avait tout simplement suivi son caprice, qui l'avait heureusement servie.

Disparaissant dans un renforcement du terrain, ensermée de trois côtés par des collines aux pentes rapides, la petite ferme, — car c'était une ferme en miniature, — élevait ses murs, dont la blancheur disparaissait derrière le feuillage épais des espaliers. Le rez-de-chaussée était consacré à la cuisine et au logement d'une domestique, l'appartement de la jeune fille occupait tout le premier étage; sa chambre à coucher, — où elle ne couchait jamais — était tendue de damas blanc. Le lit aussi avait des rideaux blancs, un petit bédouin surmonté d'un christ en ivoire, véritable merveille de sculpture, était attaché au mur. Une bibliothèque en bois de rose, un piano à queue, un petit bureau, deux fauteuils et quatre chaises complétaient l'ameublement. A côté, c'était la salle à manger, ornée de tous ses accessoires. Quelquefois Marie invitait son père à dîner chez elle, et M. de Neuville s'amusait de ses fantaisies d'enfant, lui demandait ce qu'elle comptait faire des quatre ou cinq chambres restées pour l'instant sans meubles et sans destination bien arrêtée.

— Car enfin, disait-il, ta maison est trop vaste, ton architecte s'est trompé; trois familles seraient ici à l'aise. Dans ton écurie, six chevaux, quatre vaches, une douzaine de moutons pourraient prendre leurs ébats. Décidément ton architecte manque totalement de ce coup d'œil qui fait les vrais artistes.

— Mais puisque c'est moi qui ai donné le plan aux ouvriers!

— Je ne t'en fais pas mon compliment.

Tout l'été, trois ou quatre fois par mois, se renouvelaient ces disputes, vives tapineries charmantes, qui leur plaisaient à tous les deux.

Les seuls habitants vraiment sérieux de la ferme étaient une grosse servante, une vache et quelques moutons.

Ne prétendant pas lutter avec Le Nôtre pour la perspective et l'harmonie, M^{lle} de Neuville avait tiré parti comme elle avait pu du terrain dépendant de sa maison.

Des sources jaillissaient à chaque pas dans les gazons et entraient sur ce petit coin de terre une fraîcheur et une verdure perpétuelles. Par un jeu de caprices qui lui étaient familiers, Marie avait fait planter par Jean une petite forêt d'arbustes autour de sa ferme. Elle aimait à voir au printemps sa forêt se couvrir de fleurs d'une éblouissante blancheur, remplacée l'été par des milliers de petits fruits rouges, qui, au pied des arbustes, était couverte de tapis de violettes, dont la jeune fille aimait le suave parfum. Elle avait donné à sa propriété le nom de Fontaine-aux-Violettes, et tous les matins elle venait y boire une tasse de lait frais.

Jamais Marie n'avait pensé que cette existence, qu'elle-même s'était faite, pût changer plus tard.

VII

Un jour que Marie se trouvait dans le cabinet de travail de son père, elle vit l'étonnement se peindre sur son visage en descendant une lettre que le facteur de Gondrecourt venait de lui remettre :

— Ce pauvre Octave! murmura-t-il en refermant la mes-sive.

— Qu'est-ce que c'est qu'Octave? lui demanda Marie.

— C'est un jeune homme que j'estime beaucoup qui m'écrit qu'il arrivera bientôt.

— Que fait-il?

— Il est médecin.

— Quel âge a-t-il?

— Vingt-huit ans, je crois.

— Comment le connais-tu? tu ne m'en avais jamais parlé.

— Tu m'ennuies à la fin avec tes questions. Tu sauras tout cela plus tard.

Marie se jeta au cou de son père, disposa sur sa joue un gros baiser et disparut.

Le lecteur, plus curieux que la jeune fille, voudra sans doute connaître le commencement des relations du médecin et du maître de forges; nous allons donc lui raconter, d'une façon sommaire, l'histoire du nouvel arrivant.

Parmi les nombreux ouvriers que M. de Neuville occupait lorsqu'il faisait construire son usine, se trouvait un jeune garçon de seize ou dix-sept ans aux grands yeux bleus, au front large, doué d'une figure intelligente. L'air doux et modeste du jeune travailleur plut tout d'abord à l'industriel, qui s'informa de la famille du jeune homme et de ses moyens d'existence. Il sut qu'il était orphelin et que le travail de ses mains lui permettait seul de ne pas mourir de faim.

En effet, un matin que plusieurs cultivateurs se rendaient aux champs, ils entendirent des vagissements sortant d'un fossé qui longeait la route. Ils s'approchèrent et aperçurent à travers un tas de linge la figure d'un jeune enfant. Ils le ramassèrent, réchauffèrent ses membres engourdis, lui donnèrent à manger, et, le portant le plus doucement possible, ils le remirent au directeur de l'hôpital de Gondrecourt.

On donna à l'enfant le nom d'Octave, et comme on ne connaissait pas sa famille, on l'appela Marie, en souvenir de l'endroit où il avait été trouvé.

Dès qu'il fut en âge de travailler, l'orphelin fut placé comme domestique chez un propriétaire d'Abainville; ce fut en quittant son maître qu'il entra comme simple ouvrier chez M. de Neuville.

Octave était intelligent. Il savait lire et écrire; sa passion unique était d'acheter des livres avec les petites économies qu'il parvenait à grand-peine à réaliser. Après lui avoir parlé, M. de Neuville jugea qu'il y avait dans ce jeune homme autre chose que l'effronterie d'un simple manoeuvre. Il l'envoya faire ses études à Nancy, à Strasbourg, et de là à Paris, où il passa un brillant examen.

Pour compléter ses études médicales Octave, toujours avec l'aide de M. de Neuville, voyagea. Il visita l'Allemagne, l'Italie, la Turquie et l'Égypte. Il arrivait de ce pays lorsque M. de Neuville reçut sa lettre.

Jamais le maître de forges n'avait parlé à sa fille de son protégé. Il mettait en pratique ce précepte : que la main gauche doit toujours ignorer ce qu'a fait la main droite.

VIII

M. de Neuville et sa fille se promenaient un matin sur le chemin d'Abainville, lorsqu'ils aperçurent deux cavaliers se dirigeant de leur côté avec une rapidité effrayante. Les pieds de leurs chevaux touchaient à peine le sol, un nuage de poussière enveloppait les hommes et leurs superbes montures.

Un des deux cavaliers précéda l'autre d'une centaine de pas : il était coiffé d'un léger chapeau de paille; le second, son domestique sans doute, avait la tête entourée d'un turban blanc et les épaules couvertes d'un burnous de même couleur. Marie avait fait arrêter son père pour le voir passer, lorsque son mouchoir, qu'elle tenait à la main, fut enlevé d'un coup de vent et alla tomber à quelques pas d'un des deux chevaux. Prompt comme la pensée, et sans arrêter sa monture, le voyageur, le pied posé sur un étrier et se tenant d'une main à la crinière de son cheval, se baissa, ramassa par terre le mouchoir et se remit en selle.

Tout cela s'était fait en un clin d'œil. M^{lle} de Neuville admirait la souplesse et l'habileté du cavalier, intérieurement flattée d'être la cause de ce véritable tour de force. Elle était femme, et par conséquent il ne lui déplaisait pas trop qu'un homme s'exposât pour elle à un danger quelconque.

Arrivé en face des deux promeneurs, le jeune homme arrêta brusquement son cheval. Obéissant à la pression du mors, le noble animal s'arc-bouta sur ses jambes et tomba presque sur les genoux entraîné par la puissance de son élan.

— M. de Neuville! s'écria le voyageur en sautant légèrement à terre.

— Octave! dit le maître de forges.

Les deux hommes s'embrassèrent. Octave remit respectueusement le mouchoir à Marie, qui le remercia en rougissant.

— Mon ami, dit M. de Neuville au jeune homme, je te présente ma fille.

— Mon enfant, dit-il en s'adressant à Marie, M. Octave Marly.

Les deux jeunes gens se regardaient sans se dire un mot.

— Allons, reprit M. de Neuville, embrassez-vous; et toi, Octave, offre le bras à ma fille.

M^{lle} de Neuville présenta son front blanc au jeune homme, qui y appuya ses lèvres.

— Pas comme cela! sur les deux joues, que diable! Lorsque depuis dix ans on est séparé, il est bien permis de s'embrasser autrement qu'au front.

— Permettez, monsieur, dit Octave; depuis dix ans, c'est vrai, je vous ai quitté; mais je crois, si ma mémoire est bonne, que mademoiselle et moi ne nous sommes jamais parlé.

— Tu m'obligeras de garder les réflexions pour toi. Donne ton cheval à ton nègre, et fais ce que je viens d'avoir l'honneur de te dire.

Il fallut se conformer à la prescription impérieuse de M. de Neuville. Nous devons dire, pour rester fidèle à la vérité, que Marie et Octave ne se firent pas tirer l'oreille. Le domestique d'Octave fut chargé de conduire les chevaux, et la petite troupe se dirigea pédestrement vers l'usine.

IX

L'arrivée à la forge de ce nouvel hôte avait fait grand bruit à Abainville. Tous ceux qui l'avaient connu pauvre, en butte aux railleries des mauvais plaisants du village, qui prennent très-souvent leurs grossièretés pour de l'esprit et croient faire preuve d'intelligence en reprochant sans cesse à un malheureux, qui n'en peut mais, sa naissance illégitime ou sa pauvreté, le voyaient sinon riche, du moins en train de se créer une position indépendante. Ce fut à qui lui ferait le plus d'avances, le plus de politesses. Octave reçut toutes ces gracieusetés très-froidement, il connaissait son village sur le bout du doigt, et il savait parfaitement bien que si sa position fut restée la même, chacun le traiterait d'imbécille. Il admira les prodigieux changements accomplis depuis son départ. Il visita l'usine, le parc, les maisons des ouvriers, et Marie lui fit voir sa petite ferme de Pontaine-aux-Violettes.

Quelques jours après l'arrivée d'Octave, M. de Neuville invita à dîner ses principaux employés et le curé d'Abainville, qui desservait la chapelle de l'usine. Le digne prêtre était heureux de posséder un paroissien aussi généreux que M. de Neuville. Il avait des chasses superbes, des étolles magnifiques, des asbes riches brodées; mais, il y a toujours un mais aux choses les plus parfaites, mais, disons-nous, le curé trouvait son paroissien trop tiède; il aurait voulu en lui un dévot, un petit saint; M. de Neuville s'était toujours montré très-récalcitrant sur ce point. L'espérance n'abandonne jamais ceux qui ont une foi véritable, le curé d'Abainville avait cette foi qui transporte des montagnes; il espérait donc, tôt ou tard, voir revenir à lui le pêcheur endurci.

Octave raconta quelques-unes de ses aventures chez les différents peuples qu'il avait visités.

Il n'était pas poète, ses études et ses goûts le ramenaient toujours aux idées positives. Le progrès était sa passion, il ne voyait rien au delà.

— L'homme, disait-il, qui garde pour lui seul sa science ou sa richesse, est un être inutile. Si vous avez une idée féconde, vous devez faire profiter vos semblables de votre fortune, non en leur donnant une aumône qui humilie toujours et n'enrichit jamais celui qui la reçoit, mais en donnant du travail à chacun selon ses forces ou son intelligence.

X

Malgré la sécheresse et l'aridité de la conversation, M^{lle} de Neuville avait écouté parler Octave avec un plaisir infini. La voix douce du jeune médecin raisonnait encore à son oreille comme une musique délicieuse, lorsque déjà depuis une heure elle ne l'entendait plus. Elle admirait, sans tout à fait le comprendre, sa science profonde, mais sentant son infériorité, elle ne se mêla pas à la conversation, et se contenta d'écouter.

— Il m'a parlé, se disait-elle, mais c'est par politesse; il a souri lorsque je lui ai répondu, mais il n'a probablement pas entendu les réponses que je lui ai faites. Il ne pense déjà plus à moi; ce qui l'occupe, avant tout, c'est la science. Que suis-je, moi, pour lui? une pauvre fille bien née, qui ne mérite un de ses regards que parce que je suis la fille de son père!

Marie ne dormit pas de la nuit. Sans cesse l'image d'Octave se présentait devant ses yeux. Elle le voyait venir à cheval suivi de son domestique; elle se rappelait son mouchoir enlevé, ramassé par lui au risque de se rompre le cou.

La figure pâle, les grands yeux bleus, la bouche au doux sourire du jeune homme l'enchantèrent et la désespérèrent tout à la fois.

— Pourquoi qu'il n'en aime pas une autre, dit-elle en s'endormant.

Le soleil brillait et inondait la chambre de ses rayons lorsque Marie s'éveilla. Elle ouvrit sa croisée et contempla la campagne, comme si pour la première fois elle la voyait. Les vastes prairies, la rivière au cours sinueux, les collines qui s'étendaient au loin leurs ondulations gracieuses, dont les flancs étaient couverts de riches moissons et le sommet planté de forêts d'épaisses, s'élevaient sous ses yeux dans leur splendeur incomparable. Les oiseaux chantaient, cachés au milieu des arbres; perdus dans l'azur, les alouettes lançaient dans l'espace leurs notes joyeuses.

Dans la cour, Sélim, le domestique noir d'Octave, par-

lait le cheval de son maître. Le cœur de Marie battait avec violence.

— Sans doute il va venir, se disait-elle.

En effet, celui qu'elle attendait avec tant d'impatience parut bientôt. Octave portait un costume simple et très-léger, un petit chapeau de paille lui couvrait la tête; il s'avanga du côté de Sélim et lui dit quelques mots en arabe. Le nègre attacha une couverture sur le dos du cheval; d'un bond Octave sauta sur l'animal, qui partit ventre à terre et disparut derrière les arbres.

Marie tomba anéantie sur un fauteuil. Elle en voulait au jeune homme de ne l'avoir pas regardée; sans rien comprendre à l'amour, elle l'aimait de cette passion chaste et pure qui peut seule naître dans le cœur d'une jeune fille de seize ans.

Elle employait tous les moyens pour rencontrer, par hasard, Octave, qui, la plupart du temps, plongé dans des réflexions profondes, ne la voyait même pas. Mais lorsqu'il l'apercevait, il souriait en la saluant, et la native enfant, heureuse de ce sourire, embrassait son père, appelait Jean, lui faisait serrer les chevaux, et galopait des heures entières dans les allées du parc. Après ces courses effrénées, Jean était sur les dents. Il regrettait presque le temps où il gratifiait les pavés de la caserne de Strasbourg.

— Au moins, se disait-il, si je m'ennuyais, je ne me fatiguais pas à arracher des brins d'herbe.

XI

Depuis quelque temps on parlait d'un canal qui devait traverser la Champagne, la Lorraine et l'Alsace, et faire communiquer la Seine avec le Rhin. Pour la partie du canal qui devait aller du bassin de l'Ornain à la Meuse, deux projets étaient en présence.

Dans le premier, la nouvelle voie navigable, en quittant la Meuse, suivait le pied d'une chaîne de collines qu'elle traversait au moyen d'un tunnel, et longeait, sur le versant opposé, une petite vallée fertile et très-peuplée, pour aller aboutir à l'Ornain, au village de Naix.

Le deuxième était un peu plus long, et M. de Neuville l'appuyait.

Le canal remontait la Méholle jusqu'à sa source et traversait de part en part, au moyen d'un tunnel de 5 kilomètres, les montagnes couvertes de forêts qui s'étendent entre Demange et Mauvages. Tout près de Demange, il se bifurquait. Un embranchement remontait à Houdeleincourt, où un port devait être creusé, tandis que la ligne principale longeait l'Ornain se dirigeant vers Bar-le-Duc.

Les habitants des divers villages que devait traverser la voie navigable n'étaient pas très-fixés alors sur les questions économiques. Ils ne virent dans ce travail que leur ruine complète. En effet, les terrains, dont l'expropriation était indispensable, situés au fond des vallées, n'étaient-ils pas les plus fertiles, les mieux cultivés et les plus chers? Si un seul bateau pouvait porter cent à deux cent mille kilos de marchandises, il devenait évident que le transport sur les routes avait fait son temps, que les charretiers, les maîtres de poste, les aubergistes, les marchands de chevaux étaient ruinés.

Parmi les propagateurs acharnés de ces bruits malveillants, se trouvaient le teneur de Mauvages et le garde champêtre. Le premier de ces fonctionnaires craignait de perdre sa place si le canal prenait la prairie dans toute son étendue. Le second faisait comme la majorité, il criait pour le plaisir de crier. Ayant mangé ce qu'il possédait, il n'avait cependant rien à craindre. Il donnait à tout le monde des conseils, dictait des pétitions, les écrivait même, et paraître la bouche du coq, se demandait beaucoup et faisait peu de besogne. Un ordre du maire arrêta le garde champêtre dans ses idées d'opposition.

M. de Neuville avait réuni chez lui les maîtres et les cultivateurs les plus importants des cinq ou six villages menacés d'expropriation. Il voulait faire entrer dans leurs étroits cerveaux ses idées larges et justes.

Octave assistait au dîner qui avait suivi la réunion.

— Si l'on vous prend vos terres, disait-il aux paysans, on vous les payera largement. Il vous en restera encore assez à cultiver. Avec l'argent que vous recevrez, vous pourrez renouveler votre matériel et le mettre à la hauteur de celui de quelques provinces françaises.

— Et mon commerce? dit un aubergiste.

— Votre commerce, répondit Octave, jamais il n'a été en aussi bonne voie. Les travaux dureront au moins six ans; vous gagnerez dans ces six années plus que vous et vos prédécesseurs n'avez gagné jusqu'ici. Songez aux milliers d'ouvriers qui vont accourir ici, attirés par ce charme puissant et irrésistible qui s'appelle argent!

— Vous trouvez des remèdes à tout, reprit un charretier; mais que fera-t-il de mes chevaux, de mes voitures, lorsqu'un bateau, tiré par deux mauvaises rosses, pourra transporter à lui seul plus que moi avec cent chariots attelés chacun de quatre bêtes solides?

— Vous avez trente chevaux, dans un an vous en aurez cent qui traîneront des tombereaux chargés de débris. A la fin des travaux, si votre fortune n'est pas faite, ce sera votre faute. Dans tous les cas, si cela vous plaît, vous pour-

rez vendre vos animaux de prix, acheter des rosses, comme vous disiez tout à l'heure, et vous mettre à traîner les bateaux.

AUGUSTE LEFAGE.

(La suite au prochain numéro.)

ECONOMIE DOMESTIQUE

GALETTE CHERBOURGEOISE, pour dix à douze personnes. — Faites fondre à feu doux 250 grammes de beurre; délayez et fouettez, en vous servant d'une fourchette, avec 500 grammes de pâte au levain doux, que vous prendrez chez le boulanger; ajoutez deux œufs, deux cuillerées d'eau-de-vie, plein une cuillerée à café de sel fin; continuez à fouetter encore pendant quelques minutes; laissez reposer pendant deux heures dans un endroit tiède; mettez dans un moule ou une casserole beurrée; ne remplissez le moule qu'à trois quarts, parce que cette galette monte; faites cuire trois quarts d'heure; démoluez, et servez chaud.

GALETTE LORRAINE ou QUICHE. — Prenez 500 grammes de farine, 125 grammes de beurre, plein une cuillerée à café de sel fin, un œuf; mélangez bien le tout; étendez cette pâte de l'épaisseur d'une pièce de cinq francs, placez-la sur une tôle; formez un bord à la pâte, en la relevant et roulant un peu tout autour. Mettez 15 à 20 minutes au four chaud. Retirez-la et versez dessus deux œufs (blanc et jaune); battez avec un verre de lait et un peu de sel. Une fois cette composition versée sur la pâte, épérez-y, de place en place, des petits morceaux de beurre gros comme des noisettes, et faites cuire un quart d'heure au four.

CAKE ou GATEAU ANGLAIS. — Prenez 500 grammes de pâte préparée pour le pain, gros comme un œuf de beurre, un demi-verre de lait, deux cuillerées de sucre en poudre, plein une cuillerée à café de sel fin et huit cuillerées de raisin de Corinthe. Mélangez bien le tout et faites cuire, dans une casserole beurrée, une heure environ, feu dessus et feu dessous.

NOUS AVONS emprunté ces trois recettes à la *Bonne cuisine française*, par M. Dumont. Faire bien, en dépendant le moins d'argent possible, par les procédés les plus simples, tel est le programme que s'est proposé et qu'a rempli M. E. Dumont. Ses recettes sont claires et pratiques, et, à ce titre, nous recommandons son livre à toutes nos lectrices.

PETITE CORRESPONDANCE

M^{lle} M. de Lille. — Les costumes courts ou rasant terra se porteront encore longtemps comme toilette de jour et pour sortir à pied. Les robes longues sont réservées aux réceptions du soir. Quant aux gilets, la chose est moins certaine; cependant nous sommes au régime de la fantaisie, et tout est à peu près de mode. Comme étoffe *très-chose*, je ne connais guère que le cachemire, ou la popeline, ou certaines étoffes de fantaisie à raies diagonales; les passementeries pointillées de jais sont de ouï.

M^{lle} L. Q. aura les lettres désirées.

M^{lle} W. aura le dessin pour broder la robe d'enfant tel qu'elle le désire.

Une *fillette abandonnée* peut faire la corbeille à jour n° 6 du 13 juillet; les patrons demandés ont été donnés plusieurs fois.

M^{lle} A. J. & C. — Prenez les pelotes telles qu'elles vous tomberont sous la main; il ne faut aucune régularité. Les diamants ne vont pas avec une toilette de grand deuil; le jais se porte, mais seulement au bout de quelque temps.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Porter aide aux émigrés d'Alsace et Lorraine est au moins un devoir.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOITAIRES.